

Radio-Canada présente...

Number 74, October 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1973). Review of [Radio-Canada présente...] *Séquences*, (74), 46–49.



5



2



3

À LA TÉLÉVISION DE
RADIO-CANADA



4



1

L'INVITÉE

le dimanche, 4 novembre à 23 h 30

Vittorio De Seta (ne pas confondre avec l'auteur du *Voleur de bicyclette*) a fait ses premières armes dans le film documentaire; il en a gardé le goût du réalisme et le sens du respect dans l'approche des êtres. Dans son *Invitée*, qu'il est venu tourner en France, il introduit des scènes apparemment gratuites de style documentaire où l'on traite d'architecture religieuse, de boulangerie ou de sculpture. Pour qui sait voir cependant, ces excroissances, ces "longueurs", ont un sens dans la trame subtilement tressée de l'aventure psychologique racontée par le film. C'est celle d'une jeune femme blessée par l'indélicatesse de son mari qui a ramené chez lui comme invitée une étrangère dont il apparaît à l'évidence qu'il s'est épris. Elle quitte son foyer et, voulant rejoindre des amis sur la Côte d'Azur, accepte l'invitation de son patron qui lui offre une place dans sa voiture. C'est l'hiver, le trajet n'est pas facile: une sympathie nouvelle s'établit entre les voyageurs à tel point qu'à la fin du voyage l'héroïne se trouve dans la même position vis-à-vis la femme de son hôte que l'invitée ramenée par son mari. Le climat hivernal et mélancolique, l'approche pudique du metteur en scène, l'interprétation sensible de la Canadienne Johanna Shimkus, idéalement vulnérable, la présence discrète de Michel Piccoli, tous ces éléments contribuent à la création d'un ton méditatif, voire contemplatif, qui plaira à tous ceux qui n'exigent pas du cinéma qu'une action effrénée.

LE LAURÉAT

le jeudi, 8 novembre à 19 h 30

Ce fut le grand succès de l'année 1967, le film qui assura la réputation de Mike Nichols auprès des producteurs américains, lui laissant la voie libre pour entreprendre des sujets plus épiques comme *Catch 22* ou *Carnal Knowledge*. Ce fut la rampe de lancement de Dustin Hoffman, acteur-caméléon au visage ingrat mais au talent im-

mense. *The Graduate*, c'est l'entrée dans la vie d'un étudiant point trop dégourdi qui se laisse séduire par une femme d'âge mûr puis tombe peu après amoureux de la fille de sa maîtresse. Le système de valeurs, fondé sur le succès financier qui régit la bourgeoisie américaine est ici pris à partie avec beaucoup de verve dans un esprit intelligemment contestataire. Le rythme est guilleret avec une pointe d'amertume et la finale apparaît comme une libération. La trame musicale, composée de chansons du duo Simon et Garfunkel, souligne ironiquement l'absurdité des situations ou fait montre d'un lyrisme véritablement poétique.

ÉCLAIRAGE INTIME

le dimanche, 25 novembre à 23 h 30

Au milieu des années 60, le cinéma tchécoslovaque attira l'attention par un ton nouveau dans l'observation des mœurs. Le chef de file de ce courant fut Milos Forman avec *L'As de pique*, *Les Amours d'une blonde* et *Au feu, les pompiers*. Pour tous ces films, il avait comme collaborateur, au plan du scénario, Ivan Passer qui fit lui-même ses débuts comme réalisateur avec *Eclairage intime*. C'est un admirable début d'ailleurs où l'auteur se refuse à la dramatisation pour livrer une suite de croquis intimistes sur la vie d'une famille toute simple. L'occasion en est une visite d'un musicien à un vieux camarade de conservatoire qui n'a pas réussi et vit maintenant au village natal. Un humour particulier baigne ce tableau de mœurs; l'ironie y est teintée de sympathie et ne s'exerce jamais au détriment des personnages mais dans un certain esprit de complicité. Un exercice de musique de chambre donne lieu à une foule d'observations drôles sans que jamais les traits soient forcés ou les attitudes caricaturées. La particularité de l'approche et le rythme qui en résulte exigent une certaine patience de la part d'un spectateur habitué à plus de fougue et de mouvement, mais la richesse des observations saura le récompenser de son effort. Jusqu'à ce que l'image se fige sur un gag d'une cocasserie surprenante.

MIRACLE À L'ITALIENNE

le jeudi, 29 novembre à 19 h 30

Assez peu connu en dehors de l'Italie, l'acteur Nino Manfredi est pourtant l'un des comiques les plus appréciés dans son pays, faisant montre d'un talent où s'allient la cocasserie et la mélancolie, plus dans la lignée de Pierrot que de Polichinelle, de Buster Keaton que de Jerry Lewis. Il s'était déjà essayé à la mise en scène dans un sketch pratiquement muet du film *Amours difficiles* (c'était d'ailleurs le meilleur passage de cette production). Cette fois, il s'est lancé dans l'aventure du long métrage en imaginant l'histoire d'un brave garçon bénéficiaire d'un "miracle" dans son enfance et poursuivi dans sa vie d'adulte par ce privilège dû bien plus à la naïveté populaire qu'à l'intervention d'en haut. C'est l'occasion pour Manfredi d'une exploration savoureuse, parfois même truculente, des variations entre la foi et l'incroyance dans un contexte typiquement italien. Libéré de ses angoisses religieuses par l'intervention d'un vieux pharmacien athée, le héros les retrouve lorsque son bienfaiteur se convertit sur son lit de mort. Long et chargé d'épisodes, le film brinquebale bien un peu, mais on y trouve une telle vitalité et un tel pittoresque que l'intéret reste accroché du commencement à la fin.

CAMELOT

le jeudi, 6 décembre à 19 h 30

La légende des Chevaliers de la Table Ronde a déjà inspiré plusieurs films dont une adaptation quelque peu compassée de la M.G.M lors du lancement du procédé cinémascope et un traitement à la mode western par Cornel Wilde (*Sword of Lancelot*) en attendant *Le Graal* que tourne actuellement Robert Bresson. Le *Camelot* de Joshua Logan est une comédie musicale, oeuvre de Lerner et Loewe, tandem à qui l'on doit aussi *My Fair Lady*. C'est une super-production somptueuse qui n'eut pas à l'époque le succès popula-

re qu'elle méritait peut-être parce que le public était un peu lassé des super-productions somptueuses. Malgré l'ampleur de sa mise en scène, le film devrait bien passer au petit écran de la télévision parce que le réalisateur avait choisi une approche intimiste caractérisée par un fort grand nombre de gros plans. Ce qui surprenait sur l'écran des salles trouvera probablement mieux ainsi sa raison d'être. Je dois avouer un faible pour ces histoires de chevalerie où l'honneur est sans cesse en butte aux faiblesses humaines et l'amalgame de familiarité et de révérence tenté par Logan a eu l'heur de me plaire. On a critiqué le choix des interprètes; je les ai trouvés, pour ma part, fort convaincants.

UNE LEÇON D'AMOUR

le dimanche, 9 décembre à 23 h 30

Une des rares comédies de Bergman, réalisée en 1954, donc avant ses premiers grands succès internationaux. Sur un train, un médecin rejoint son épouse qui s'enfuit pour aller retrouver son ancien fiancé et tente d'avoir avec elle une explication. Suivent plusieurs retours en arrière illustrant divers moments de la vie du couple, dont certains fort cocasses. Sous une apparente désinvolture, on retrouve pourtant les préoccupations habituelles du réalisateur surtout en ce qui concerne les rapports entre l'homme et la femme. Et le rire s'étrangle parfois devant la découverte de certaines vérités cruelles. Une grande liberté de style baigne l'ensemble, mêlant l'ironie subtile au burlesque affiché. Et soudain une scène apparaît d'une gravité de ton inattendue, telle cette conversation entre le médecin et sa fille, adolescente tourmentée par la mésestime de ses parents. Déjà, à ce moment, Bergman avait réuni quelques-uns des acteurs qui devaient devenir des membres réguliers de ses distributions: l'admirable Gunnar Bjornstrand, l'excellente Eva Dahlbeck et la touchante Harriet Andersson, parfaite dans le rôle de l'adolescente.

FAHRENHEIT 451

le 23 décembre à 23 h 30

D'un livre de Ray Bradbury, célèbre chez les amateurs de science-fiction, François Truffaut a tiré une vision inquiétante d'une société de l'avenir où tous les livres, comme toute pensée individuelle, sont bannis. Le héros est un pompier nouveau style, chargé non pas d'éteindre des feux mais d'en allumer pour y brûler les bouquins que certains citoyens s'entêtent à conserver illégalement. Il s'acquitte sérieusement de sa tâche jusqu'au jour où la tentation lui vient de goûter à ce fruit

défendu, la lecture. Devenu rebelle, il rejoint dans la forêt un groupe dont chaque membre s'est chargé de mémoriser un livre célèbre de façon à ce que ne disparaissent pas tout à fait les trésors de la pensée humaine. Tourné en Angleterre, dans les conditions difficiles, le réalisateur n'étant pas très à l'aise dans la langue de Shakespeare, le film ne s'en ressent pas trop et constitue en quelque sorte un tour de force. Dans une forme d'une grande sobriété, il défend la liberté de penser et condamne tous les absolutismes. C'est une fable riche de subtilité et où la froideur apparente de l'approche n'exclut pas le frémissement de l'indignation.

Robert-Claude Bérubé

The American Film Theatre

Une entreprise toute nouvelle, et certainement digne d'intérêt, vient d'annoncer ses objectifs pour la saison prochaine : il s'agit d'une compagnie fondée par The Ely Landau Association, en collaboration avec Cinévision Ltée (Canada), et subventionnée par l'American Express, dont le nom est The American Film Theatre. La compagnie, comme son nom l'indique, a pour but de présenter du théâtre filmé, mais conçu pour l'écran. En d'autres termes, on a fait appel à des metteurs en scène réputés et à des comédiens très connus pour interpréter des pièces puisées essentiellement dans le répertoire anglo-américain, à une exception près, dans une présentation originale et spécialement réalisée pour AFT.

Huit films ont ainsi été tournés, réunissant des noms aussi prestigieux que Katharine Hepburn, Paul Scofield, Kate Reid, Joseph Cotten et Betsy Blair, que l'on verra dans *A Delicate Balance*, d'Albee, dirigés par Tony Richardson, *Rhinoceros*, d'Ionesco, avec Zero Mostel et Gene Wilder, dirigés par J. Barry, *The Iceman Cometh*, pièce peu connue d'O'Neill, avec Lee Marvin, Fredric March, Robert Ryan (dont ce fut le dernier contrat) et Bradford Dillman, mise en scène par J. Frankheimer, *le Luther* d'Osborne, avec Stacy Keach et Hugh Griffith, dans une mise en scène de Guy Green, *The Homecoming* de Pinter, avec Cyril Cusack et Vivien Merchant (occasion unique de voir cette remarquable comédienne qui ne se consacre qu'à la scène), dirigés par Peter Hall, *Lost in the Stars*, pièce à peu près inconnue de Kurt Weill, remaniée par Maxwell Anderson, avec Raymond St. Jacques et Brock Peters, dirigés par Daniel Mann, une présentation exceptionnelle des *Trois soeurs* de Tchekhov, dans une mise en scène de Laurence Olivier, et avec le National Company de Londres, pour terminer, avec la mise en scène d'Harold Pinter, qui dirigera Alan Bates et Jessica Tandy dans *le Butley* de Simon Gray.

Distributions et réalisations prestigieuses, dont la politique de présentation, cependant, est assez sévère : chaque film ne sera présenté que quatre fois, deux matinées, deux soirées, à raison d'un film par mois, et dans quelques cinémas seulement. Pour la région de Montréal, il s'agit de l'Alouette, du Dorval et du Snowdon. Les dates de présentation sont à vérifier dans les journaux, en sachant que la première présentation aura lieu le 29 octobre 1973, la seconde, le 12 novembre, etc...

Patrick Schupp